

LE LANGAGE, DESTRUCTEUR DE PENSÉE

A PROPOS DE 1984 D'ORWELL

Jean-Claude MARGOLIN (Paris)

Si l'imagination est créatrice d'images, les images, quand elles sont accomplies et stabilisées, coupent souvent les ailes à cette imagination mobile et rêveuse dont Gaston Bachelard se fit naguère l'explorateur. De même, les mots que produit ou que capte la pensée, ne jouent pas toujours pour l'intelligence inventive et communicatrice le rôle de relais ou d'inducteurs : ils peuvent se dresser devant elle comme autant d'obstacles et, quand ils sont ordonnés en un système prémédité, autrement dit en une langue imposée par une autorité transcendante, ils ont le pouvoir de provoquer, avec la suppression des libertés individuelles, une véritable asphyxie de la pensée. L'histoire politique du monde moderne a montré jusqu'à la nausée les multiples effets du totalitarisme, avilisseur et broyeur d'humanité. Et ce n'est pas un effet du hasard si les philosophes et les critiques du XX^e siècle qui ont réfléchi à neuf au problème du langage et à celui de ses relations avec la pensée, ont en même temps modifié d'une façon radicale les termes dans lesquels ils les posent : le langage et la pensée ne constituent plus un système de relations à l'abri des remous de la société et des options fondamentales de l'homme, et le langage n'est plus cet instrument docile de la pensée auquel serait dévolue la triple fonction de signification, de suggestion et de communication. C'est en termes d'existence et de politique que se pose aujourd'hui le problème du langage, et ses fonctions traditionnelles s'en trouvent un peu perturbées. La parole, à laquelle le philosophe se réfère davantage qu'aux mots ou à la langue constituée, est avant tout une manifestation de l'existence, un geste, sinon un acte humain chargé de signification : comme l'écrit Merleau-Ponty, « ce n'est pas avec une pensée que je communique d'abord, mais avec un sujet parlant, avec un certain style d'être et avec le « monde » qu'il vise ». D'autre part, la concentration du pouvoir politique associée à la puissance démesurée de la technique, peut aboutir à une rationalisation sinon à une mécanisation des esprits, qui se serviront d'un langage fonctionnel, automatisé, simplifié,

impersonnel, univoque et insignifiant. Deux manières antithétiques de poser le problème du langage, puisque dans le premier cas, le langage parlé est une manifestation de la liberté humaine, et que dans le second, il est un instrument d'asservissement de l'homme. Mais la parole, comme geste existentiel, le défi lancé par la victime condamnée au silence, le poème écrit sur les murs d'un cachot, le refus des slogans ou même des abréviations commodes, le choix du silence pour éviter l'entraînement des mots, l'usage d'archaïsmes par mépris des néologismes, ou de sa langue natale par haine du colonisateur, sont autant de manifestations au sein même de la violence ou de la déshumanisation technique, en faveur de la liberté, de la solidarité humaine et de la puissance créatrice du langage.

* * *

Dans sa célèbre utopie tragique, qu'il a ironiquement située dans un futur qui nous paraît désormais très proche, et que l'histoire des sociétés modernes ne nous permet pas de juger tout à fait irréaliste, George Orwell a analysé le mécanisme de ce nouveau langage, le « New Speak », mis au point par les services techniques de Big Brother, au Ministère de la Vérité, ou plutôt au « Miniver »¹. On a généralement voulu voir dans le système d'abréviations dont se compose en partie le langage fonctionnel et officiel de l'Etat d'Oceania, une critique de la mode moderne des initiales et des signalisations rapides. C'est vrai, sans doute, mais si l'on rapproche cette caractéristique du système de la « double pensée » dans lequel le langage fait fonction de dissolvant ou d'agresseur de la pensée authentique, il faut essayer de pénétrer plus profondément dans les motivations d'Orwell. Elles sont d'ordre à la fois logique et sociologique, mais il ne s'agit pas de logique formelle, comme dans l'utopie carrollienne d'*Alice au Pays des Merveilles*, et les intentions sociologiques d'Orwell ne visent pas à rendre compte d'un état de fait existant : la logique sous-jacente à son utopie linguistique est appliquée à la vie de la pensée et à la vie communautaire, et sa sociologie doit être rapprochée de sa conception de l'histoire socio-culturelle, dont ses essais sur *La politique contre la littérature*, *La politique et la langue anglaise*, *La littérature interdite* nous fournissent les éléments les plus révélateurs : l'une et l'autre ont une fonction critique. La langue et la littérature sont en relation directe avec la politique, soit que la première constitue un élément de domination ou au contraire de résistance, soit que la seconde se mue en une littérature pamphlétaire ou satirique, ou au contraire en une littérature d'évasion, réserve inépuisable pour l'imagination. Le style politique contemporain est d'une grande platitude,

¹ *Minitruth* dans le texte original. Nos citations sont données en français d'après la traduction d'Amélie AUDIBERTI, Paris, Gallimard, 1950.

constate Orwell, tout au moins quand il se confond avec celui de la propagande et des directives du Parti ou avec celui des circulaires administratives : comment en serait-il autrement dans un régime où la pluralité d'opinions est interdite et où le conformisme est la règle ? On sait que dans le vocabulaire de la « Novlangue », certains mots comme « liberté » ou « amour » sont, sinon interdits, du moins débarrassés de toute ambiguïté, privés des nuances sémantiques que pouvait leur donner dans l'« Ancilangue » leur diversité d'emploi : le second mot désignera exclusivement la fonction sexuelle, et l'on sait les mille manières dont sont persécutés dans *1984* les « attardés » qui prétendent choisir leur partenaire et entourer l'acte physique de considérations morales ou sentimentales. Quant au mot « liberté », il n'a plus d'emploi sinon pour désigner qu'une place est libre ou occupée. Ainsi des pensées simples, objectives, correspondant à des objets concrets ou à des actions précises et nécessaires, fourniront-elles aux habitants d'Oceania, usagers de la « Novlangue », les moyens de conserver l'orthodoxie. Ils se serviront le plus souvent des mots du vocabulaire A, c'est-à-dire de ceux que leur univocité absolue affecte à la vie quotidienne, aux besoins élémentaires, aux fonctions physiques et sociales, dans un monde dont les habitants sont débarrassés de la fatigue et du luxe de penser. Une racine linguistique suffira, le nom et le verbe seront généralement confondus selon une règle du semblable qui identifiera le sujet de l'action et l'action elle-même, sinon le sujet et l'action, ou l'action et son objet. Quant aux adjectifs, ces pourvoyeurs de rêves, ces ennemis de la simplicité fonctionnelle, une seule règle de composition leur est laissée dans le vocabulaire B de la Novlangue : le suffixe *-able* accolé au nom-verbe, tel que *vérit-able*, *mange-able*. Ainsi les mots, selon une image d'Orwell qui n'aurait pas cours, et qui serait même incompréhensible sous le régime de Big Brother, « se rangeront automatiquement, comme des chevaux de cavalerie, à l'appel du clairon ». La grammaire simplifiée et régularisée, n'est-ce pas la mort de la littérature et de la polysémie linguistique, luxe inutile et même dangereux pour un régime qui a concentré la fonction de penser — verbe auquel ne correspond aucun substantif — entre les cerveaux (?) des fonctionnaires du Miniver ou du Minipax (Ministère de la Paix) ? Mais la tentation d'un langage passe-partout, mode d'expression des idées les plus générales et des habitudes mentales les plus communes, c'est le glissement vers l'engourdissement bienheureux, le « paquet d'aspirines que l'on a toujours à portée de la main », selon le mot d'Orwell. Dans l'utopie politique de *1984* comme dans ses essais sur les rapports de la politique et du langage, l'ancien combattant antifasciste fatigué de la démagogie et de l'inflation verbale qui désignera par le même vocable le partisan d'Hitler, l'adversaire de la dictature stalinienne ou n'importe quel indésirable, rejoint le critique littéraire, admirateur de Swift et de son utopie politico-littéraire. La société des Houyhnhnms, société totalitaire dont les membres sont plutôt

apparentés à la famille des Beni-Oui-Oui ou des « Vitelloni » qu'à la race des persécutés, est l'image la plus saisissante d'une humanité qui a perdu le goût de penser, c'est-à-dire d'exercer sa raison critique, de mettre en question les vérités admises, d'examiner le Pour et le Contre. « Les Houyhnhnms, commente Orwell, étaient unanimes sur presque tous les sujets... Il n'y avait pas de place pour le désaccord parmi eux, parce que la vérité est toujours soit évidente d'elle-même soit inaccessible et sans importance. » La raison, dit-il encore, n'était pas chez eux comparable à ce qu'elle est chez nous, à savoir un point problématique : elle les frappait d'une conviction immédiate, comme les mots simples du vocabulaire de Novlangue. Quand la vérité est donnée et même fournie gratuitement, quand des spécialistes du Comarch (Commissariat aux Archives) sont chargés de l'« adapter » à la situation et de distribuer aux usagers son nouveau mode d'emploi simple et pratique, la pensée individuelle et libre qui voudrait découvrir sinon « faire » la vérité, relève de ce comportement suspect que les fonctionnaires du Miniver ont désigné soit par « penséecrime » (crime de pensée ou pensée criminelle) soit par « ancipensée » (pensée ancienne, pensée d'avant la Révolution).

* * *

Ainsi pouvons-nous comprendre la portée du paradoxe orwellien, que résume cette proposition fondamentale de son essai sur *La politique et la langue anglaise* : « Si la pensée corrompt le langage, le langage peut également corrompre la pensée. » Les moyens de corruption et de destruction de la pensée sont innombrables, et les moins conscients ne sont pas les moins efficaces. Les euphémismes que les « délicats » ou les « prudents » utilisent à longueur de vie sont aussi dangereux pour la liberté que les stéréotypes du vocabulaire politique et diplomatique ou les formules des communiqués militaires : la « pacification », les « rectifications de frontière », les « entretiens féconds », l'« individualisme petit-bourgeois » rejoignent les « replis stratégiques » ou la « solution finale du problème juif » dans l'esprit embrumé des imbéciles ou des lâches qui ont perdu l'usage des mots qui leur permettraient de regarder en face les exodes de population, la torture, les chambres à gaz, ou la résistance au laminage du cerveau.

Le déclin du langage, pense Orwell, est lié aux troubles politiques et aux conflits d'idéologies. Disons que l'utilisation du langage comme instrument d'action par un régime ou par un Parti qui se proposent de détruire la pluralité d'opinions, vise à la fois à une simplification outrancière des concepts et à une imprécision du vocabulaire qui annihile d'avance toute volonté de résistance : comment pourrait-on combattre un régime qui se dit « national » et « socialiste », « démocratique » et « populaire », et qui ne jure que par la liberté et la patrie ? La question

déborde d'ailleurs le domaine politique. La critique littéraire ou l'histoire de l'art le montrent suffisamment : hier, le romantisme caractérisait le théâtre de Racine ou la poésie de Virgile, aujourd'hui le maniérisme ou l'esprit baroque vagabondent joyeusement hors de toutes les frontières que les générations, les cultures, les civilisations ou les genres leur assignaient naguère.

En réalité, ce n'est pas la politique ni même le totalitarisme politique qui est la cause essentielle de la décadence du langage et, par voie de conséquence, de la destruction de la pensée. L'anarchiste de gauche qu'était devenu George Orwell, malade et déçu dans les espoirs socialistes de sa jeunesse, accuse la politique de déshumaniser le langage en le coupant de ses racines individuelles ou collectives. L'anarchiste de droite que fut Swift, et qu'Orwell admire comme écrivain satirique, s'il n'approuve pas son attitude politique, exprime une idée analogue. Naguère Maurice Blanchot dénonçait le pouvoir tyrannique des mots, en faisant du droit de parole le privilège exclusif des maîtres, les esclaves n'ayant droit qu'au silence. Tout récemment, Bernard Charbonneau dénonçait dans son *Paradoxe de la culture* les propagandes agressives et ce langage qui, « trahissant la fonction du Verbe, compense l'inexistence d'une réalité qu'il aurait dû exprimer ». A la vérité, le drame est intérieur à l'homme, et la corruption de la pensée par le langage n'est pas la conséquence du triomphe de la politique sur l'individu, mais bien l'effet d'une *déficience existentielle* de l'homme : son incapacité à assumer sa situation personnelle et ses responsabilités dans le monde, son incapacité à maîtriser par un *langage-sujet*, consubstantiel à son être, inventif, incisif, souple et mobile, le *langage-objet*, déposé dans les habitudes sociales, consacré par les institutions, et souvent pétrifié dans le rituel mondain. Le salut est à notre portée : si de nos jours le problème du langage se pose en termes d'existence et de politique — en donnant à ce dernier vocable son emploi le plus large — la tâche de l'homme consiste en un triple exercice de lucidité, de sincérité et de courage moral. En assumant existentiellement sa situation au regard de l'histoire, des autres et de lui-même, l'homme moderne est en mesure de coopérer à la liberté du monde par l'exercice critique de la parole et par la pratique effective du dialogue.